

Saint-Chamond ; celui de Saint-Chamond n'est pas parlé à Saint-Étienne, et celui de cette dernière ville sonne étrangement aux oreilles des habitants de Montbrison ou de Roanne.

On sait combien jadis étaient marquées ces différences que l'usage du français diminue et rend moins sensibles chaque jour. Elles se notaient dans le langage même des villes. Les variantes qu'offraient les patois des faubourgs de Lyon, à la fin du siècle dernier, sont signalées dans le rapport à la Convention que nous avons cité. Plusieurs professions même affectaient un langage particulier. Celui de nos canuts avait un cachet spécial tout à fait distinct du langage de la ville. On remarque en outre dans un opuscule du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, le *Lyon en vers burlesques*, que les gens de certaines corporations, et notamment les bouchers, y parlent un patois différent de celui des autres personnages.

De nos jours, ces différences existent encore et à l'infini dans nos campagnes. A un peu de distance des villes, il serait difficile de trouver deux villages dont les habitants ne se reconnaissent pas entre eux à quelque variété dans le langage.

C'est surtout dans la prononciation que ces différences sont frappantes. Elles sont si nombreuses, si variées qu'elles déroutent toutes les observations.

Certaines localités adoucissent les voyelles graves et aiguës, et évitent toutes les consonnes fortes. Pour elles l'*a*, l'*o*, l'*é* se change en *ai*, en *ou*, en *eu* : l'*i* se substitue ou s'ajoute aux autres voyelles pour les rendre plus douces : le *d* se change en *dz*, le *t* et le *ch* en *ts* : les nasales disparaissent pour laisser sonner la voyelle et la consonne dont elles sont composées. On dit dans ces patois *maudzit* pour maudit, *tsamin* pour chemin.

A côté de ces villages d'autres affectent les voyelles graves